

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 333 - Février 2016 - 34^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

FRANCE

UNE ENQUÊTE SUR LES JUIFS FRANÇAIS **D.VIDAL** P.3

CHRONIQUE D'UN DÉSASTRE ANNONCÉ **J.LEWKOWICZ** P.4

MONDE

ISRAËL - LE SAVIEZ-VOUS ? **PNM** P.3

RÉSISTANCES

CONCOURS : L'ART ET LA LITTÉRATURE... **H.AMBLARD** P.5

III. RENCONTRE AVEC BORIS TASLITZKY **HA** P.5

"CACHÉ DANS LA MAISON DES FOUS" **NM** P.5

HISTOIRE / MÉMOIRE

I. POURQUOI LE NAZISME ? **A.LACROIX-RIZ** P.6

12 FÉVRIER 1936, ESPAGNE, FRONT POPULAIRE **NM** P.6

CULTURE

PORTRAIT D'UNE BEAUTÉ INCONNUE **G.-C.LEMAIRE** P.8

TALILA TENDRESSE **B.COURRAUD** P.8

THÉÂTRE (À NE PAS MANQUER, **S.ENDEWELT** P.8

CANDIDE, SI C'EST ÇA LE MEILLEUR DES MONDES) P.7

CINÉMA

LES DÉLICES DE TOKYO,

LE JOUR OÙ LE CLOWN PLEURA **L.LAUFER** P.7

LE BILLET D'HUMEUR

LA VIOLENCE **M. CLING** P.4

LE CLIN D'ŒIL DE... **N.MALVIALE** P.2

ÉTAT D'URGENCE, DÉCHÉANCE DE NATIONALITÉ FRANCE, DÉMOCRATIE EN DANGER !



Le Serment du Jeu de paume de Jacques-Louis David

Le 20 juin 1789, ils avaient juré de ne pas se séparer avant d'avoir rédigé une Constitution établissant les principes de la liberté et de l'égalité. LEUR SERONS-NOUS FIDÈLES ?

En prolongeant l'état d'urgence, sans qu'un terme visible à celui-ci soit défini, le pouvoir plonge notre pays dans une situation où la suspicion et l'arbitraire administratif se substituent à la justice.

En envisageant de créer des catégories distinctes de nationaux français, il détruit le principe d'égalité. ■

BERNARD FREDERICK

Kippa ou pas kippa

Éditorial

L'agression le mois dernier d'un professeur d'une école juive à Marseille par un jeune Kurde de 15 ans se réclamant de *Daesh* a eu une bien étrange conséquence : un débat sur le port ou non de la *kippa*.

Le président du Consistoire israélite de Marseille, Zvi Ammar, le premier, a incité les Juifs de la ville à cacher ce « signe ostentatoire ». S'en est suivi un début de polémique : enlever sa *kippa*, serait-ce offrir une victoire aux terroristes ? Le chef du gouvernement, M. Valls, a dit que l'exécutif n'avait pas à donner de conseil ; qu'il devait assurer la sécurité de tous les citoyens. C'est bien ! Le président de la République a affirmé que les Juifs de France n'avaient pas à se cacher. C'est heureux !

La *kippa* – *kapelé* en yiddish - n'est pas un képi. Ce n'est pas le couvre-chef d'un uniforme. Son port, contrairement à ce que l'on croit, ne relève pas vraiment d'une loi divine ni d'une règle du *Talmud*. C'est une affaire personnelle. Au Moyen-Âge, les rabbins n'étaient pas tous d'accord sur le

fait de savoir s'il convenait de garder la tête nue ou de la couvrir. Rabbi Perez de Corbeil, un *tossafiste** du XIII^e siècle, estimait qu'il ne fallait avoir la tête couverte que lorsque l'on priait ou que l'on se trouvait dans une synagogue.

Choix de croyant, le port de la *kippa* ne concerne donc pas tous les Juifs. Les Juifs laïques, athées, adeptes du matérialisme, communistes ne se coiffent pas de *kippa* ou seulement à certaines occasions. Donc, on ne devrait pas dire, pas écrire qu'un tel a incité les Juifs à cacher leur *kippa* ou qu'un autre a dit aux Juifs le contraire. Vous attendez des instructions, vous, pour savoir comment vous coiffer ?

Cette façon que l'on a de parler des Juifs comme d'une totalité, comme, du reste, des « musulmans », leur ôtant du coup leur nationalité, leur personnalité avant de les déchoir, demain, de leur citoyenneté, participe du communautarisme que médias et politiques dénoncent pourtant au nom de la République une et indivisible.

Mais justement, tient-on vraiment à endiguer le communautarisme ?

Tient-on vraiment à une République « une et indivisible » ?

Tout concourt, hélas, à nous donner le sentiment du contraire.

De fait, ce n'est pas enlever sa *kippa* qui profite aux fascistes verts, c'est qu'il n'est plus question que d'eux, midi, matin et soir ; c'est vrai que M. Valls a dit que chercher des « explications », c'était déjà excuser les djihadistes. Oui, il a dit ça, le Premier ministre, au pays de Descartes !

Qu'il faille combattre l'extrémisme terroriste, nul n'en doute. Mais chacun sait que l'on ne l'éradiquera pas par des bombardements au Proche-Orient et l'état d'urgence en France. C'est une lutte politique et idéologique qu'il faut mener. S'attaquer au terreau où naît et se développe cette pourriture. On sait de quoi s'est nourri le nazisme, non ?

Il y a urgence, car la France, mère de la Raison, est en train de la perdre. ■ 26 janvier 2016

* Rabbins disciples de Rachi, qui entre le XI^e et XV^e siècles, rédigèrent en France et en Allemagne, les *Tossafot*, commentaires du *Talmud*.

Décès

CARNET

Lilya Rajchman, une figure hors norme, Novembre 1932 - Janvier 2016

Lilya vient de nous quitter, trop brutalement, le 19 janvier, et le vide est immense. Ce fut une vie riche d'engagements antiracistes et politiques, au PCF et au syndicat SNES, qu'avec énergie et générosité, elle sut mener de front avec une belle vie familiale. Deux enfants, quatre petits-enfants, son métier de professeur de Sciences Naturelles (S.V.T.). Sa vie militante dans le droit fil de son histoire familiale, et l'aide sans compter aux membres de sa famille, aux ami(e)s en difficulté et en souffrance. Membre des Cadets auprès de l'UJRE, à la Libération, où elle était déjà jeune monitrice, elle rencontra Alain, devenu son époux. Ses parents furent déportés. Sa maman, juive et militante communiste, est revenue d'Auschwitz : Lilya l'a beaucoup aidée. Elle s'est occupée de son petit frère, Jean-Louis, devenu professeur de mathématiques à l'Université. Lilya était également engagée dans le travail de mémoire pour que la bête immonde ne renaisse jamais. Enfant cachée pendant la guerre, elle a pu faire reconnaître sa famille d'accueil comme Juste parmi les Nations. Elle a publié dans le périodique des retraités du SNES une émouvante contribution sur son histoire familiale*.

Elle a été aussi active au bureau de l'UJRE, juste retour aux sources. Jacques Lewkowicz, président de l'UJRE, lui a rendu hommage, le 25 janvier, au cimetière de Bagneux.

Lilya a su défricher le chemin ardu, parsemé d'embûches, pour une société et un monde antiraciste, plus juste, fraternel, pacifique, plus humain en quelque sorte.

Comme tu nous manques déjà ! ■

Annette Krakowski

* Supplément à l'US (Université Syndicaliste) n°660 du 12/12/2007

Nous sommes profondément affligés par la mort si soudaine de notre amie Lilya. Elle n'avait pas hésité une seconde lorsque nous lui avons proposé de siéger au Bureau de l'UJRE. Humaine, elle y parlait toujours à bon escient, avec un réel sens politique. Attentive, elle exprimait ses idées avec autant de mesure que de détermination : elle était convaincue qu'il ne faut ménager aucun effort quand la paix est en jeu. "A mensch" dit-on en yiddish.

Lilya était si alerte ! C'est peu de dire que nous avons été surpris de sa disparition : elle nous a atterrés. Elle nous manquera beaucoup. À ses filles, à leurs enfants, à son frère, à tous ses proches, nos très sincères condoléances. ■

Au nom de l'UJRE,
tous les amis du Bureau.

Naissance

Raymonde et Daniel sont devenus arrière-grand-parents !!! Une petite (et évidemment très belle) **LÉANE**

filles de Morgane Baron et Charles Ménage, petite-fille de Pascal et Martine Baron, est venue agrandir le cercle de famille. Grande joie pour nous tous. Ce cercle reconstitué à un petit parfum de victoire sur celui plutôt relâché qui était celui de notre enfance.

Mir zenen do ! Mazel Tov !

comme l'auraient certainement dit nos parents et nos arrière-grand-parents.

Félicitations

Notre ami **Félix Jastrebov**, ancien des maisons d'enfant de la CCE auprès de l'UJRE où il résida jusqu'à ses 18 ans (Le Raincy, Montreuil), président de l'Association pour la mémoire des enfants juifs déportés du 11^e arrondissement de Paris (AMEJD 11), se verra remettre les insignes de **Chevalier dans l'Ordre National du Mérite**, le **15 février 2016 à 17h.30** dans la Salle des Fêtes de la Mairie du 11^e.

Soyons nombreux à venir le féliciter !

LES RENCONTRES DE L'UJRE



SAMEDI 6 FÉVRIER
de 14h. à 18h. à la Mairie du 3^e

LAÏCITÉ, LUTTE CONTRE LE REPLI IDENTITAIRE ET OUVERTURE À L'AUTRE

Rencontre-débat organisée par le RAJEL autour de 2 tables-rondes :

• *La laïcité française à l'épreuve / Comment se conjugue aujourd'hui une judéité laïque*

• **Inscription obligatoire** : rajel.assoc@gmail.com ou 01 47 70 62 16 (PAF sur place). ■

SAMEDI 13 FÉVRIER À 15h. AU "14" - DANS QUEL ÉTAT EST LE MONDE ?



Avec ce livre, Charles Silvestre nous parle d'une république en crise. Il nous invitera, en s'inspirant de Jaurès et de sa république sociale, laïque et universelle, à évoquer les questions que les événements de l'année 2015 amènent à nous poser: quelle République voulons-nous, ce « grand acte d'audace » que le tribun socialiste appelait de ses vœux ? et comment la construire ? ■

DIMANCHE 14 FÉVRIER À 15h. RASSEMBLEMENT PLACE SAINT-MICHEL (UJRE, JIR,...)

HOMMAGE À TOUTES LES VICTIMES DU RACISME ET DE L'ANTISÉMITISME

"Nous ne combattons pas le racisme par le racisme. Nous combattons le racisme par la solidarité". Nous pensons que les voix progressistes doivent s'affirmer plus fortement que jamais contre l'antisémitisme, au même titre que contre toutes les formes de racisme. ■

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934
Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naië Presse*

(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, *PNH*

depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*

éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication

Jacques LEWKOWICZ

Coordination

N. Mokobodzki, T. Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,

Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,

Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

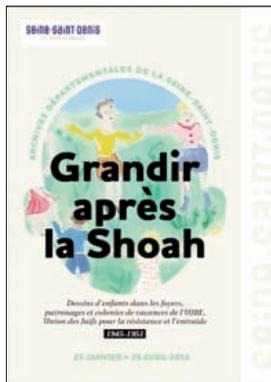
Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

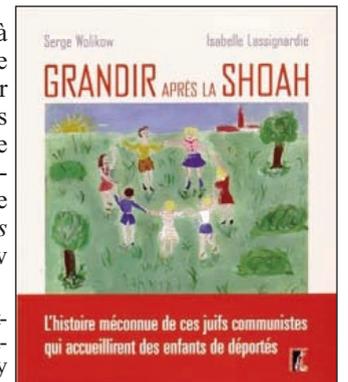
Courriel

GRANDIR APRES LA SHOAH - 25 JANVIER AU 29 AVRIL 2016



Saluons le retour de cette remarquable exposition qui, constituée grâce à l'exploitation du *Fonds Diamant* des Archives départementales de Seine-Saint-Denis, a déjà été présentée l'an dernier à l'Espace Niemeyer puis au Musée de l'Histoire vivante, de Montreuil. Elle montre les dessins d'enfants réalisés dans les foyers, patronages et colonies de vacances de l'UJRE entre 1945 et 1951. Elle propose un éclairage critique et documenté sur l'UJRE, ses actions, ses acteurs, sa pédagogie novatrice et révèle "l'histoire méconnue de ces juifs communistes qui accueillirent des enfants de déportés", comme l'écrivent Isabelle Lassignardie et Serge Wolikow dans un livre magnifiquement illustré, paru aux Éd. de l'Atelier. ■

* Visites commentées à 15h. les 10/02, 17/03 et 14/04 ou sur RDV (archives.seine-saint-denis.fr ou 01 43 93 97 00) pour les classes et les groupes. Lieu : Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, 54 (ex-18) avenue du Pdt. Salvador-Allende 93000 Bobigny



L'histoire méconnue de ces juifs communistes
qui accueillirent des enfants de déportés

Oxfam, Davos et ...

LA JOURNÉE MONDIALE DE LA JUSTICE SOCIALE

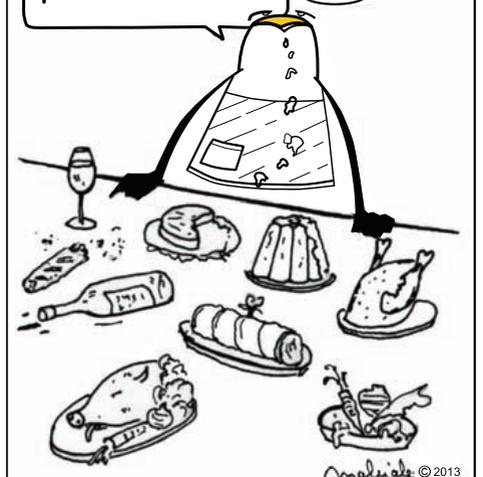
19 JANVIER Accroissement de la richesse planétaire, aggravation des inégalités. Selon les statistiques publiées par **Oxfam** à la veille de l'ouverture du Sommet de Davos, le patrimoine de 1 % des hommes les plus fortunés de la planète dépasse désormais celui des 99 % restants, et **62 personnes** possèdent à elles seules plus que trois milliards et demi d'humains, soit la moitié de l'humanité (contre 388 en 2010 !). Large écho dans la presse.

Critiques d'experts concernant la méthode utilisée. Reste un fait que nul ne se risque à contester : l'accroissement de la richesse n'est pas réparti de façon équitable et les grands gagnants de l'économie globalisée, on les trouve toujours au sommet.

DU 20 AU 24 JANVIER, réunion à Davos du **Forum économique mondial**. Créée en 1971 sous le nom de *Forum européen*, rebaptisée *Forum mondial* en 1987, cette Fondation regroupe un millier de grandes entreprises comme Arcelor Mittal, Engie, Facebook, Publicis, Total ou Veolia. Christine Lagarde, présidente du FMI, est membre du Conseil de la Fondation. Les pays représentés comptant le plus d'entreprises sont les États-Unis, le Royaume-Uni et la Suisse. Présence remarquée du nouveau président argentin, Mauricio Macri, d'Alexis Tsipras, de Manuel Valls...

20 FÉVRIER Célébration de la **Journée mondiale de la justice sociale...** ■

FAITES LA BOUFFE,
pas la diète ...



Le nombre de personnes possédant, à elles seules, autant que la moitié de l'humanité a régulièrement diminué entre 2010 et 2015, jusqu'à être divisé par 6, passant de 388 à 62.

UNE ENQUÊTE SUR LES JUIFS FRANÇAIS

par Dominique Vidal

A force d'entendre les dirigeants du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF) se présenter comme les porte-parole de « la » communauté, on finirait par oublier la grande diversité des Juifs de France. C'est dire l'intérêt de la dernière enquête de l'IFOP pour la Fondation Jean Jaurès.

Un sondage, faut-il le rappeler, n'est qu'une photographie instantanée de l'opinion. Réalisé en juillet-août 2015, celui-ci porte sur un échantillon de 724 personnes « déclarant être de confession juive ou avoir au moins un parent juif ». Cet échantillon se répartit entre 41 % de Séfarades, 26 % d'Ashkénazes et 14 % de personnes « mixtes ». Sa marge d'erreur varie entre 1,6 et 3,8.

Première surprise : seuls 36 % des Juifs sondés se déclarent « très » ou « assez » « pratiquants », contre 64 % « peu » ou « pas du tout ». On notera néanmoins que, chez les moins de 35 ans, la proportion de « pratiquants » atteint 53 %, alors qu'elle tombe, chez les plus de 65 ans, à 18 %. Ainsi, Yom Kippour et Pessah sont les seules fêtes célébrées par une majorité. De même, moins d'un quart des hommes portent la kippa (24 %) « systématiquement » ou « régulièrement ». Là encore, ce pourcentage monte chez les moins de 35 ans à 41 %, mais descend à 3 % chez les plus de 65 ans. De manière générale, les Séfarades sont plus religieux que les Ashkénazes...

Dans l'ensemble, les opinions des sondés recourent celles des Français en général. « Il faut que l'État donne plus de liberté aux entreprises », estiment 74 % des premiers et 75 % des seconds. « Il y a trop d'étrangers dans notre pays », pensent 67 % des premiers et 65 % des seconds. Les Juifs sont toutefois plus nombreux à trouver « normal que les couples homosexuels puissent se marier et adopter » : 64 % contre 59 %. Autre différence : 68 % des sondés, contre 59 % des Français en général, partagent le sentiment qu'« on ne se sent en sécurité nulle part ».

Mais c'est sur l'islam que le décalage est le plus net. La majorité des Juifs (51 %) approuve l'idée qu'« il ne faut pas faire d'amalgame, les musulmans vivent paisiblement en France et seuls des islamistes radicaux représentent une menace », qui recueille 63 % d'approbation parmi l'ensemble des Français. Seuls 32 % de ces derniers assurent que « l'islam représente une menace », contre 40 % des Juifs.

En termes vécus, 63 % des sondés assurent s'être fait « insulter parce que juif », 51 % avoir « fait l'objet de menaces parce que juif » et 43 % avoir été « agressé parce que juif » – dans les trois cas, une ou plusieurs fois. Les Juifs pratiquants sont d'ailleurs plus souvent victimes de ces comportements antisémites.

Ces expériences douloureuses n'empêchent pas les Juifs sondés de percevoir le racisme envers d'autres catégories. Naturellement sensibles à l'antisémitisme (93 %), ils mesurent aussi le racisme antimusulman (87 %), antinoir (89 %) et... antiblanc (80 %).

Pour les 93 % de Juifs sensibles au racisme antijuif, celui-ci provient en premier « plutôt de personnes de

confession ou d'origine musulmane » (34 %), « plutôt de personnes d'extrême droite » (31 %), « plutôt de personnes d'extrême gauche » (17 %), « plutôt de personnes de confession ou d'origine chrétienne » (9 %) et « plutôt d'autres catégories de la population » (9 %).

Autre surprise – pour le CRIF, en tout cas –, une majorité relative de sondés se prononcent pour la création d'un État palestinien : 45 % jugent que « le temps est venu », contre 34 % « qu'il n'est pas venu », 21 % ne se prononçant pas. Les pourcentages parmi les Français en général sont de 50 %, 7 % et 43 %. En matière de sympathies, celles des Juifs vont dans 19 % des cas aux Palestiniens, dans 49 % à Israël et dans 32 % à aucun des deux.

Les pourcentages parmi les Français en général sont de 14 %, 12 % et 74 %.

La « menace d'actes terroristes en France commis par des djihadistes isolés vivant sur notre territoire » – avant les attentats du 13 novembre – est appréciée comme « élevée » par 87 % des sondés, mais « faible » par 13 %. Globalement, les Juifs expriment plus de confiance aux forces de l'ordre, au gouvernement et au président que les Français en général.

Une dernière indication, qui contredit une idée préconçue. Parmi les sondés, seuls 13 % scolarisent un ou des enfant(s) dans un établissement privé juif : 65 % le(s) confient à un établissement public, et 25 % à un établissement privé catholique. ■ 17 janvier 2015

ISRAËL : LE SAVIEZ-VOUS ?

Tair Kaminer (extrait) :



Je n'ai pas peur de la prison militaire. Ce qui me fait vraiment peur est que notre société perde son humanité.

12 janvier 2016. Une objectrice de conscience : « Mon nom est Tair Kaminer, j'ai 19 ans... Dans quelques jours, je vais aller en prison. J'ai été bénévole à Sdéro, en face de Gaza. Pendant un an, j'ai travaillé avec des enfants qui vivent dans une zone de guerre. C'est là que j'ai décidé de refuser de servir dans l'armée israélienne... Les enfants avec lesquels j'ai travaillé ont grandi au cœur du conflit... Chez beaucoup d'entre eux, cela a généré une haine terrible. Tant que la méthode militaire violente règne, nous aurons fatalement d'autres générations qui grandiront avec un héritage de haine. Nous devons arrêter ceci – maintenant !... La date de mon enrôlement a été fixée au 10 janvier 2016. Ce jour-là, je me présenterai au Centre d'incorporation de Tel Hashomer, pour y déclarer mon refus de servir dans l'armée et mon souhait de faire un service civil de remplacement. La vraie sécurité ne pourra être obtenue que lorsque le peuple palestinien vivra dans la dignité et la liberté, dans son propre État indépendant aux côtés d'Israël. J'ai choisi de déclarer mon refus ouvertement, pour que tous l'entendent. Ce pays, cette société, sont trop importants pour moi, je ne peux accepter de garder le silence. Ce n'est pas la façon dont j'ai été élevée. Même si je dois payer un prix personnel pour mon refus, j'ai pris la décision de refuser. Je n'ai pas peur de la prison militaire – ce qui me fait vraiment peur, c'est que notre société perde son humanité. » ■

Prix Olof Palme

Début janvier, le prix Olof Palme 2016 fut partagé entre Mitr Raheb, prédicateur luthérien à Bethléem et Gideon Levy, journaliste à Haaretz, en raison de leur « combat courageux et indéfectible contre l'occupation et la violence, et pour un avenir au Proche-Orient caractérisé par une coexistence pacifique et l'égalité entre tous... »

Ils apportent tous deux une lumière d'espoir dans un conflit dont ont souffert et continuent de souffrir des millions de personnes et qui met en danger la paix mondiale ».



© RFI

Gideon Levy déclare, pour sa part, à RFI :

« Ce prix est important car c'est une forme de reconnaissance, que je n'ai que très peu dans mon pays. C'est une reconnaissance de l'étranger.

Et ce n'est pas pour moi personnellement, mais c'est pour la cause que je défends. Cette cause, c'est de raconter l'occupation israélienne (des territoires palestiniens) à l'opinion israélienne. Et cette cause est très impopulaire en Israël. **Le pays est devenu ces dernières années de plus en plus nationaliste, raciste et militariste.** » ■

Vous avez dit liberté ?



Cette exposition, tenue au Palais de Tokyo les 11 et 12 décembre 2015, témoignait de l'engagement de la communauté artistique pour la liberté d'expression et d'information dans le monde.

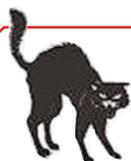
Trente-six plasticiens, français et étrangers, dont Tania Mouraud, Jean-Michel Alberola, Ernest Pignon-Ernest, Robert Combas, Jean-Michel Othoniel, Françoise Pérovitch ou Jacques Villeglé, reprenaient, en les « détournant », à l'initiative du quotidien Libération, des « unes » de ce journal, en vue d'une vente aux enchères destinée au profit de Reporters Sans Frontières et prévue le 27 janvier 2016.

C'était sans compter sur l'ambassade d'Israël à Paris qui, considérant que l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest faisait l'apologie du terrorisme*, fit pression auprès de la maison Artcurial jusqu'au retrait de cette œuvre, puis à l'annulation de la vente prévue, Libération et RSF ayant alors interrompu leur partenariat avec Artcurial.

Si l'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest est engagée, combien d'autres l'ont aussi toujours été ? Aurait-il fallu interdire le *Tres de Mayo* de Goya ? ou le *Guernica* de Picasso ? Véritable ingérence, cette censure de l'Ambassade d'Israël est inacceptable ! Tout comme l'est la décision d'Artcurial ! ■

NDLR L'exposition a été prolongée jusqu'au 5 février à la Galerie Earth et les organisateurs recherchent toujours une maison de vente.

* La UNE de Libération du 12/11/2004, dédiée à la mort d'Arafat, avec la photo d'un keffieh, titrait : *Et maintenant ?* En 2015, Ernest Pignon-Ernest la « détourne » en y superposant le visage de Marwan Barghouti, activiste du Fatah emprisonné à vie, et en ajoutant cette légende : « En 1980, quand j'ai dessiné Mandela, on m'a dit que c'était un terroriste. »



LES MOTS POUR LE DIRE

« LA VIOLENCE »

« Voilà où mène la violence », écrivait jadis en substance le président Giscard d'Estaing sur le livre d'or du Musée d'Auschwitz. C'était là noyer dans l'abstraction le poisson du plus grand crime nazi, et déjà sa banalisation. Qui plus est, la violence a bon dos, elle qui peut être nécessaire et légitime. Exemples, entre cent : la prise de la Bastille et la coalition antifasciste qui triompha le 8 mai 1945. Et, bien sûr, celle des combattants de la M.O.I.

« Le père de la constitution européenne » persista et signa ensuite en substituant les « racines chrétiennes » de l'Europe à la référence au nazisme qui figure dans le préambule de la Constitution française. Et voilà le travail. On retrouve la même manipulation dans la façon dont la plupart des grands médias traitent l'actuelle Intifada dite « des couteaux » : la violence, l'escalade de la violence, etc, ce qui permet de renvoyer dos à dos les uns et les autres, alors que la responsabilité de la situation dramatique actuelle est celle du gouvernement israélien depuis plus d'un demi-siècle, aggravée par la colonisation cynique du territoire palestinien.

Ne soyons pas dupes, appelons un chat un chat, et bannissons le mot « violence » de notre analyse. ■ **Maurice Cling**

L'AFFICHE ROUGE

Ils s'appelaient

Armenak Arpen, Celestino, Missak, Rino, Spartaco, Szlama, Wolf

Elle s'appelait **Olga Bancic**

Ils n'étaient pas Français depuis mille ans.

Ils sont l'honneur de la Résistance française



Le 21 février, 22 résistants communistes, dont 20 étrangers, sont condamnés à mort et fusillés au Mont Valérien.

Seule femme parmi eux, Olga sera décapitée le 10 mai à Stuttgart.

Déjà, l'affiche nazie disait :

« Si des Français pillent, volent, sabotent et tuent, ce sont toujours des **étrangers** qui les commandent, ce sont des **chômeurs** et des **criminels professionnels** qui les commandent, ce sont toujours des **juifs** qui les inspirent. C'est le complot étranger contre la France. C'est le complot de l'Anti-France. » ■



ÉCONOMIE

CHRONIQUE D'UN DÉSASTRE ANNONCÉ

par **JACQUES LEWKOWICZ**

« On va dans le mur ; c'est le moment d'accélérer », ainsi pourrait se résumer la politique économique menée par François Hollande sous la conduite de Manuel Valls.

Le montant des dégrèvements d'impôt et de cotisations sociales consentis aux entreprises, sans la moindre contrepartie, s'est élevé (en milliards d'euros) à 33 pour les deux années cumulées 2013 et 2014, 24 pour 2015 et devrait en atteindre 33 en 2016. Censées, selon le patronat, restaurer les marges de rentabilité des entreprises pour leur permettre d'investir, ces mesures devaient se traduire par la création d'un million d'emplois. Or, on constate qu'il y a 650 000 chômeurs de plus. Où sont donc passés les milliards ? Une explication : les dividendes versés aux actionnaires des sociétés non financières se sont élevés à 50,5 milliards.

On nous explique gravement l'importance de la compétitivité pour permettre le développement de l'emploi. On oublie que cette compétitivité doit beaucoup aux équipements publics dont bénéficient les entreprises. La réduction de l'investissement public, qui aura été de plus de 10 % au cours des deux années cumulées 2014 et 2015, compromet ainsi ce que l'on prétend bâtir.

De façon encore plus significative, une étude de l'OFCE* compare l'augmentation des prélèvements obligatoires (impôts et cotisations sociales) sur les ménages et sur les entreprises au cours de la période 2010-2016**.

Cette augmentation atteint 66 milliards d'euros pour les ménages contre 8 seulement pour les entreprises. En 2016, le taux de prélèvement obligatoire appliqué aux ménages atteint ainsi son plus haut niveau historique, avec 28,2 % du PIB*** alors que le prélèvement opéré sur les entreprises descend à 16,4 %, soit un niveau inférieur à celui d'avant la crise de 2008. On le voit, la fiscalité loin de corriger les inégalités les aggrave sans que les créations d'emplois, prétextes à cette politique, ne soient au rendez-vous.

Le projet de budget pour 2016 et les dernières mesures récemment annoncées ne font qu'aggraver le mal. La diminution des dépenses publiques prévues (laquelle prive les entreprises et les salariés des revenus liés aux débouchés publics ainsi supprimés) est de 16 milliards par rapport à sa hausse spontanée. Elle ne peut que ralentir l'économie et entraîner des suppressions d'emplois.

Néanmoins, on nous explique qu'il n'y a pas de marges de manœuvre et, qu'en raison du coût du travail français, l'austérité est inévitable.

Les marges de manœuvre existent pourtant et sont de deux ordres :

- les préférences de consommation, dans l'ensemble des pays du monde, ne sont pas uniquement le résultat du prix des biens et services (incluant le

coût du travail), comme l'a montré Paul Krugman. Elle sont, également, le fruit d'un désir de diversification des produits achetés. Sinon, les Suédois rouleraient uniquement en Volvo et les Allemands en BMW et Volkswagen, ce qui n'est pas le cas. Ce désir de diversification est souvent suffisant pour surmonter l'effet d'un prix plus élevé. Encore faut-il offrir une diversification désirée. C'est une affaire d'intelligence stratégique des entreprises. Le patronat français a souvent effectué des choix de spécialisation qui ne permettent pas aux entreprises de s'insérer convenablement dans la division internationale des tâches entre pays : rien à voir, donc, avec le niveau des salaires et des charges sociales.

- dans les cas où se pose un problème de coût, il faut distinguer le coût du travail du coût du capital. La meilleure façon d'échapper au dilemme entre politique de l'offre (favorisée par les dégrèvements fiscaux) et politique de la demande (favorisée par l'augmentation de la dépense publique) est de créer des emplois. Mais cela suppose de disposer des sommes suffisantes pour investir (en matériel productif, en formation, en études préalables à la production et livraison des biens et services vendables). La Banque centrale européenne finance les banques ordinaires à des taux proches de zéro.

Mais ces banques, privatisées en France, après 1986, ajoutent à ces taux une prime de risque leur procurant une marge confortable qu'elles vont ensuite gaspiller en spéculant sur les marchés financiers internationaux. Les taux ainsi pratiqués viennent étouffer tout projet d'investissement créateur d'emploi par les exigences de rentabilité ainsi imposées.

L'essentiel des surcoûts dont souffre l'économie française et, en grande partie européenne, trouve sa source dans un coût excessif du capital. Orienter l'épargne et la création monétaire vers une utilisation en faveur de l'emploi avec un coût du capital aussi faible que possible, voire négatif, est l'une des clés d'une simple sortie de crise : on ne parle même pas, ici, d'une sortie du système qui serait nécessaire pour éviter la répétition de ces crises. ■

* OFCE : Office français de conjoncture économique, laboratoire de recherche de "Sciences Po."

** <http://www.ofce.sciences-po.fr/blog/baisse-de-la-fiscalite-sur-les-entreprises-mais-hausse-sur-celle-des-menages/>

*** Produit intérieur brut : L'ensemble des richesses produites au cours d'une année donnée, dans un pays particulier, ici la France.

NDLR Pour aller plus loin, lire sur Internet, des "économistes atterrés" : *Budget 2016, les dix méprises libérales du gouvernement.*



L'ART ET LA LITTÉRATURE : DES OUTILS INDISPENSABLES

par HÉLÈNE AMBLARD

Le 17 janvier, le Musée de la Résistance nationale de Champigny inaugurerait l'exposition consacrée au Concours National de la Résistance et de la Déportation. Brèves rencontres, autour de l'actualité du thème 2016 : « la Résistance par l'Art et la littérature », avec nos amis Guy Krivopissko et Georges Duffau-Epstein*.

Guy Krivopissko, conservateur et membre du jury : « - Le Musée porte ce thème depuis au moins dix ans ; enfin, le voilà retenu par le jury national ! ... Son actualité ? La résistance à tout ce qui nie la personne humaine. Elle commence par l'instruction ; par l'éducation et par la culture. Aujourd'hui, il s'agit de se réapproprier la culture ; de la diffuser ; de lui donner un nouveau souffle. La poésie n'a jamais été aussi populaire que sous l'Occupation. Ce n'est pas un hasard : sans l'art et la culture, il est impossible d'imaginer un projet d'avenir pour retrouver une des forces de la Résistance : celle d'affirmer l'intérêt général face aux intérêts particuliers. Je pense à ce discours essentiel du général de Gaulle titré "Hommage" énoncé le 30 octobre 1943* : "oui, il a fallu prendre les armes. C'était pour fonder une autre forme de société où l'Homme libéré de la misère, de l'exploitation, de la faim, de l'ignorance serait respecté dans sa dignité, en plaçant les dimensions sociales et culturelles au cœur du projet de société." »

* **Extrait** : « Lorsque l'Historien, loin des tumultes où nous sommes plongés, considérera les tragiques événements qui faillirent faire rouler la France dans l'abîme d'où l'on ne revient pas, il constatera que la Résistance, c'est-à-dire l'espérance nationale, s'est accrochée, sur la pente, à deux mâles qui ne cédèrent point. L'un était un tronçon d'épée, l'autre, la pensée française. »

Georges Duffau-Epstein**, président de l'Association du Musée de la Résistance nationale est aussi le fils du « colonel Gilles », arrêté en 1943 en même temps que Manouchian :

« - Les médias ont créé une image du Résistant, réduite au combattant armé, que la propagande nommait "terroriste", assimilé au terroriste à la kalachnikov. Pour une fois, le thème du concours sort du cadre strictement historique pour toucher tous les aspects de la vie : les lettres, la poésie, l'édition, la radio, le cinéma, les arts plastiques au sens large, de la sculpture à l'orfèvrerie... Des formes jamais abordées s'agissant d'évoquer la Résistance. Quand on expose ici des œuvres de Boris Taslitzky réalisées à Buchenwald, ou de Roger Payen exécutées à la Santé, il s'agit de montrer que la Résistance ne se réduit pas à la lutte armée. Actuellement, nous avons à lutter pour les mêmes causes ; face à toutes les formes d'exclusion, d'injustice, de misère, de racisme, d'homophobie ; contre la chasse aux tziganes, aux roms, aux francs-maçons... La défense du patrimoine fait partie de ce combat. Ici, pour détourner la censure, est présenté un texte de Martial d'Auvergne, "La prière aux déshérités", écrit en 1492, illustré par André Fougeron, et publié sous l'Occupation par un éditeur-imprimeur résistant ; les services de Vichy n'ont pas osé l'interdire ! Dans une des salles, nous avons toute l'histoire du sauvetage de la Joconde... Aujourd'hui, il s'agit de réinventer le collectif. Pour cela, l'Art et la littérature restent des outils indispensables. » ■

** **Georges Duffau-Epstein**, sur la demande de son père, porte le nom du premier mari de sa mère, résistant fusillé par les nazis en 1942. Il n'avait pas deux ans en 1944 quand son père, **Joseph Epstein**, fut fusillé au Mont Valérien. Résistant communiste, de sa Pologne natale face au régime de Pilsudski à la France du Front populaire contre les fascismes, il rejoint l'Espagne Républicaine avec les Brigades Internationales, puis la France clandestine face à l'occupant nazi. Il créa une stratégie de guérilla urbaine dont l'efficacité sauva la vie de nombreux résistants... (cf. l'indispensable livre de Pascal Convert, « Joseph Epstein, bon pour la légende » et le film du même nom).

Entretien avec Boris Taslitzky

III. DU COMITÉ DES CHÔMEURS AU PARTI COMMUNISTE EN PASSANT PAR L'AEAR

En 1932, après la crise de 28, il devait y avoir 400 000 à 600 000 chômeurs, mais les chiffres ne signifient rien. La crise de 28, qui s'était calmée un temps, redevint alors énorme. Les lois sociales n'existaient pas, ceux qui perdaient leur place n'allaient pas « s'inscrire ». Les assurances sociales étaient réservées à ceux qui pouvaient se les payer ou y avaient droit de par leur métier.

À partir de 1933, deux caisses de chômage ont existé pour les artistes. L'une, dirigée par la Fédération des Travailleurs Intellectuels, l'autre, à la Mairie du 9^e arrondissement. Toutes deux au même tarif, 10 Fr. par jour. Nous pointions tous les 14 jours pour 140 Fr. La vie était tout autre : ni téléphone, ni voiture, des loyers tout petits ; nous avions un restaurant derrière l'ancienne gare Montparnasse où nous étions servis par des dames à colliers et à bagues, pour 1,25 Fr. avec un vrai repas à midi. Si nous vendions une toile, on nous enlevait « x » jours de chômage selon la somme déclarée. Presque tous les artistes ont vécu ainsi jusqu'à la guerre. Tu t'amenais avec une de tes œuvres et tu étais considéré comme un artiste. Ces caisses de chômage qui empêchaient la révolte ne coûtaient pas cher. La bourgeoisie avait très bien manœuvré : cela nous permettait de peindre et de sculpter, tandis que le fascisme montait en France.

Pour le Service militaire, on ne nous avait pas demandé notre avis. Jean et moi, nous étions du même contingent. Jean Amblard trouffion s'enquiquinait. Il faisait le mur sans un rond pour aller boire dehors et rentrait par la porte. On le mettait en taule. Quand j'ai été libéré, il faisait du « rab » : sur un an de service, il avait fait au moins six mois de prison !

Nous avons trouvé notre organisation par hasard. Rentrant du Service, nous nous étions dit : « ce monde est pourri, il faut le transformer ! » Nous avons cherché du côté des anars et des socialistes : on les trouvait ennuyeux.

En 1934, nous avons programmé de notre propre autorité une réunion à la Bourse du Travail. Nous avons convoqué des artistes au nom d'un Comité des chômeurs sous la présidence de Francis Jourdain. Ce nom ne nous disait trop rien, sauf qu'on le voyait sur des affiches. On s'était dit : ce doit être un type bien ! En fait, c'était un des plus grands intellectuels de l'époque : écrivain, architecte d'intérieur, l'homme qui, avant le Bauhaus, a transformé le mobilier et l'architecture intérieure.

Nous avons fait des affiches à la main, nous les avons collées, puis nous avons trouvé son adresse dans l'annuaire et nous étions montés chez lui pour le prévenir qu'il présidait une réunion le lendemain ! Il a rigolé : « Mes enfants, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. »... Et il est venu.

Nous avons fait ce truc à deux, sans avoir la moindre idée de ce qu'il fallait faire en direction des artistes chômeurs, avec l'aide du Comité des chômeurs de la Région parisienne. Les artistes n'y étaient pas du tout rattachés, mais ça nous passait par-dessus la tête. On était allés les voir. Pendant la réunion, le représentant des Comités de chômeurs était venu nous engueuler : « Ouais, vous êtes chômeurs ? Maintenant, petits-bourgeois que vous êtes, vous savez ce que c'est ! » Nous étions contents de nous, on n'avait pas l'esprit politique ; heureusement que Francis Jourdain était là ! Il y a eu un peu de monde. Après cette réunion, nous avons su que l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires existait. Nous sommes allés voir. Ça nous a un peu surpris : on n'entendait parler que de révolution. On était pour. On croyait que ceux qui gueulaient le plus étaient les communistes. C'était tout le contraire. C'était eux qui organisaient ! L'AEAR, c'était initialement l'organisation des écrivains révolutionnaires. ■■■ (à suivre)

« CACHÉ DANS LA MAISON DES FOUS »



Dédié à la mémoire de Georges Daeninckx, ce petit livre n'est pas dans la manière habituelle de son auteur. Il nous convie à une promenade dans le passé où nous retrouvons, le temps d'une lecture, des amis partis trop tôt – parce que les amis partent toujours trop tôt. Nous y découvrons une juive arrageoise que Dominique Desanti a fait entrer au MNCR, cet ancêtre du MRAP créé par la section juive de la MOI dont l'une des activités est alors le sauvetage d'enfants juifs. Une jeune juive nommée Denise Glaser, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, se réfugie à Saint Alban, haut lieu de l'anti-psychiatrie où l'accueille, le tout jeune Dr. Bonnafé à qui elle conte : « Il y a une dizaine de jours, la Gestapo a encerclé l'Université de Clermont-Ferrand. Ils avaient une liste de noms de résistants et d'étudiants juifs... » Plus tard, elle sera la créatrice très courtisée de Discorama. Avant d'être licenciée en 1974, elle aura eu l'audace de programmer une chanson interdite comme tant d'autres : *Nuit et brouillard*.

Bonnafé, personnage solaire autant que fraternel, a fait partie à 18 ans du groupe « surréaliste » de Toulouse avec Marcenac, croisé Aragon, Breton, Éluard, Buñuel, adhéré à 22 ans au PC qu'il ne quittera plus. Il est et restera tout à la fois surréaliste, familier des poètes, antifascistes, résistant, communiste. Il réunit tous les ingrédients qui vont servir à fonder le mouvement désaliéniste. Il n'est pas faux de dire que tout ce qui compte en psychiatrie est passé par Saint Alban. Et y a rencontré cet anarchiste catalan accueilli par Bonnafé : le Dr. Tosquellès. À cette époque où les vivres partent en Allemagne, toute la France a faim. À table, il n'est question que de nourriture**. Bonnafé restera toute sa vie hanté par ces fous condamnés à mourir de faim. Le lendemain, arrivent M. et Mme Éluard et... mais, allez donc lire le livre ! ■ NM

* **Didier Daeninckx**, *Caché dans la maison des fous*, éd. Bruno Doucey, 118 p., 14,50 €

** cf. le livre toujours actuel de Pierre Durand, *Le train des fous*, Éd. Syllepse

[entretien avec HÉLÈNE AMBLARD]

POURQUOI LE NAZISME ?

REMARQUES CONTEMPORAINES SUR LA FACE NON IDÉOLOGIQUE DU FASCISME :

CRISE, DETTE, CASSE DES SALAIRES ET « POLITIQUE DU MOINDRE MAL » EN ALLEMAGNE, 1918-1933

par ANNIE LACROIX-RIZ*

Le fascisme est souvent présenté comme une « contre-révolution préventive » des classes dirigeantes en vue d'interdire le renouvellement de l'agitation sociale et politique qui avait suivi la Première Guerre mondiale (cas allemand, novembre 1918-janvier 1919, et italien, 1919-1920)¹. Il fut surtout une réplique féroce à la crise de surproduction menaçant d'effondrement les profits. Je me bornerai ici à l'exemple du fascisme allemand, au succès plus tardif qu'en Italie (octobre 1922), mais jugé plus « parfait » : l'alignement des classes dirigeantes d'Europe continentale sur ce modèle et l'attraction considérable qu'il exerça sur celles des États-Unis et du Royaume-Uni eurent les mêmes motivations socio-économiques.

LA FALLACIEUSE ENTENTE CAPITAL-TRAVAIL DE NOVEMBRE 1918

Le grand patronat allemand avait mal digéré les concessions publiques qu'il avait dû consentir le 15 novembre 1918 pour étouffer dans l'œuf la « révolution » qui menaçait de succéder à la capitulation, le 9, du Kaiser Guillaume II. Ce fondement du « contrat social » de la République de Weimar reposait pourtant sur une capitulation fallacieuse. L'ADGB (Confédération générale syndicale allemande), majoritaire, organiquement liée au SPD et autant arc-boutée que lui contre la révolution sociale, avait en même temps signé avec les délégués patronaux un protocole secret les libérant de leurs engagements : les conventions collectives sur les salaires et les conditions de travail ne s'appliqueraient qu'« en accord avec les conditions de l'industrie concernée » ; « la journée de 8 heures dans toutes les industries » que si « les principales nations industrielles » s'y ralliaient. Cet accord clandestin entre Travail et Capital fut l'équivalent social de l'alliance politique secrète « avec les forces de l'ancien régime » conclue dès octobre-novembre par le SPD avec l'état-major de la Reichswehr, porte-parole en 1918 des classes dominantes. Complété par une impitoyable chasse aux rouges, dans laquelle s'illustrèrent les futures éminences nazies, ce pacte « contre-nature » laissait peu de chances de survie à la « République de Weimar »².

CRÉANCE INTERNATIONALE, DETTE PRIVÉE ET FAILLITE ALLEMANDES

Haineuses envers ladite République (pourtant si bonne fille) née de leur défaite publique, aristocratie et grande bourgeoisie la vidèrent tôt de son trompeur vernis de « gauche » initial. La base sociale de « Weimar » leur résista mieux, jusqu'à l'ouragan des années 1930 qui ravagea l'Allemagne. Entreprises, communes, État s'y étaient massivement endettés auprès des grandes banques internationales, depuis la stabilisation du mark de 1923-1924 opérée sous tutelle américaine, afin de développer les capacités productives, notamment au service de la revanche militaire.

Ainsi le Reich devint-il le plus gros débiteur international, envers les États-Unis et tous les pays du « centre »

impérialiste. Le capital financier étranger fut donc un acteur majeur, comme dans les années 1920 pour l'énorme débiteur italien, des mesures drastiques prises par la Banque des règlements internationaux pendant la tourmente de l'été 1931 pour proroger la dette allemande. Les *diktats* de ce club privé des banques centrales fondé par le Plan Young, ancêtre (toujours en vie) mal connu des institutions américaines de Bretton-Woods, préfigurent exactement celles qui ont été adoptées dans la dernière phase aiguë de l'actuelle crise systémique, sous la tutelle des grandes banques de chaque pays, de la Banque centrale européenne et du Fonds monétaire international.

GUERRE AUX SALAIRES ET POLITIQUE SPD DU « MOINDRE MAL »

L'effondrement des marchés et des profits, et l'impératif de régler « la dette internationale privée » exigeaient de « casser », outre les salaires, tous les revenus non monopolistes : cet objectif mobilisa les classes dirigeantes et leurs créanciers américains, anglais, français, etc. Parmi les conditions mises en juillet 1931 au « sauvetage » du Reich, figurait l'intégration du NSDAP, vainqueur électoral de septembre 1930, grâce au soutien apporté de longue date (surtout depuis 1923 et l'occupation de la Ruhr) par le patronat le plus concentré de l'industrie lourde, que suivit le reste du patronat : cette formule de droite sans exclusive permettait, avec ses méthodes de terreur (et de séduction), de casser les revenus des victimes sans crainte de réaction.

Avant que le NSDAP n'en prît, en février 1933, aux côtés de la droite « classique », la charge gouvernementale, la mission avait été confiée aux organisations ouvrières « compréhensives ». Elles appelaient leurs adhérents à participer aux sacrifices présentés comme indispensables à l'intérêt national en réduisant leurs salaires : l'ultra-droite chef (SPD) du syndicat du bois et l'un des chefs nationaux de l'ADGB, parlementaire SPD (1928), Fritz Tarnow, prôna en 1931 « un mariage de raison » avec les patrons » (« Ne devons-nous pas être le médecin au chevet du capitalisme ? »). Le SPD soutint son chancelier Hermann Müller qui, investi après le succès électoral de la gauche, gouverna avec la droite « classique » et tenta une première « réforme » (par baisse) des allocations chômage (juin 1928-mars 1930).

Le SPD appuya aussi le successeur de Müller, Brüning (mai 1930 - mai 1932), ainsi que la réélection d'Hindenburg à la Présidence du Reich (avril 1932), et resta l'arme au pied face au coup d'État de la droite alliée aux nazis (Göring) en Prusse (juillet 1932) en disant compter sur les élections générales à venir (novembre 1932).

Le tout au nom du « moindre mal » contre Hitler alors que la droite, Brüning et Hindenburg en tête, préparait ouvertement l'avènement du NSDAP. Les adeptes du « front républicain » du XXI^e siècle devraient se pencher sur l'acquis politique des années 1930.

GAUCHE ALLEMANDE ET NAZISME

Le bavardage sur la culpabilité du KPD « gauchiste » occulte les responsabilités écrasantes, perçues comme telles dès 1933, des directions du SPD et de ses organisations, dont l'ADGB³. La passivité devant le patronat et sa solution nazie, poussée jusqu'aux offres de services, servirait de sésame pour les carrières « occidentales » de l'après-guerre, comme celle de Tarnow : aplati en 1933, mais rejeté par les hitlériens et contraint à l'exil, il revint de Suède en 1946 sollicité par les Américains qui l'avaient choisi pour diriger, contre tout risque d'union avec les communistes, dans la Bizone en 1947, en Allemagne occidentale en 1949, la vieille centrale syndicale devenue DGB (*Deutscher Gewerkschaftsbund*).

Ce n'est pas l'agitation sociale qui assura en 1933 l'avènement des hitlériens au pouvoir : c'est le refus majoritaire des classes lésées de repousser cet assaut contre leurs revenus, ou leur passivité face à cette « stratégie du choc », pour reprendre une expression ultérieure de Naomi Klein. Contre cette ligne, qu'avaient fixée les organisations, majoritaires, de la « gauche de gouvernement », les combattifs isolés, essentiellement ouvriers, du KPD et de son *Organisation syndicale rouge* (RGO), combattirent vaillamment, après comme avant février 1933, mais en vain.

Il est urgent d'y réfléchir dans la présente crise systémique du capitalisme où les « médecins » de « gauche » à la Tarnow au chevet du capitalisme » font mine de croire à la magie des incantations « antifascistes »⁴. ■ Janvier 2016

* Annie Lacroix-Riz, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Paris 7 est l'auteur de plusieurs livres dont *Le choix de la défaite / L'histoire contemporaine sous influence / De Munich à Vichy. L'assassinat de la Troisième République, 1938-1940*

1. Pierre Milza, *Les fascismes*, Paris, Points Seuil, 1991

2. Gerald Feldman, *Army, Industry and Labour in Germany, 1914-1918*, Princeton, 1966, chef-d'œuvre non traduit en français ; Gilbert Badia, *Histoire de l'Allemagne contemporaine 1933-1962*, Paris, Éd. sociales, 1962, et *Les spartakistes*, 1918 : *L'Allemagne en révolution*, Paris, Julliard, 1966.

3. RG Préfecture de police, sur « Les événements d'Allemagne » 8 mai, et RG Sécurité nationale SN JC5. A. 4509, Paris, 18 mai 1933, F7 (police générale), vol. 13430, Allemagne, janvier-juin 1933, Archives nationales, second document publié dans la *PNM* de mars et Derbent, *La résistance communiste allemande*, Bruxelles, Aden, 2008 (et transcription en ligne).

4. Badia, *Histoire de l'Allemagne ; Lacroix-Riz, Industrialisation et sociétés (1880-1970). L'Allemagne*, Paris, Ellipses, 1997 ; comparaison fascisme français et allemand, *Le Choix de la défaite : les élites françaises dans les années 1930*, Paris, Armand Colin, 2010, et *De Munich à Vichy, l'assassinat de la 3e République, 1938-1940*, Paris, Armand Colin, 2008 ; sur Tarnow, *Scissions syndicales, réformisme et impérialismes dominants*, Montreuil, Le Temps des cerises, 2015, p. 172, 207-209 et 232.

NDLR La *PNM* de mars publiera un document de 1939 montrant l'effet ravageur du triomphe patronal de 1933 sur les salaires et conditions de vie populaires.

MÉMOIRE

12 février 1936

VICTOIRE DU FRONT POPULAIRE EN ESPAGNE

L'Espagne inaugure l'ère des Fronts populaires, génératrice de tant d'espoirs. Issu des urnes, le *Frente popular* a été élu sur la base du programme électoral suivant : « *Le fascisme du Vatican vous a promis du travail : il a apporté la faim ; il vous a promis la paix : il a apporté cinq mille tombes ; il vous a promis l'ordre : il a dressé des gibets. Le Frente popular ne promet ni plus ni moins que ce qu'il apportera : le Pain, la Paix, la Liberté.* » Formidable courage du peuple espagnol et des brigadistes accourus du monde entier. Souvenir lumineux de ces hommes et femmes du monde entier à jamais debout pour la liberté. Présents, déjà, dans la Résistance au nazisme. ■

8 février 2016

CHARONNE - POUR LA RECONNAISSANCE DU CRIME D'ÉTAT !

En souvenir des neuf camarades assassinés par la police de Papon le 8 février 1962 : rassemblement au métro Charonne à 11h30, puis dépôt de gerbes à 13h. au cimetière du Père Lachaise. ■



LES DÉLICES DE TOKYO (JAPON, 2015) AVEC KIRIN KIKI, MASATOSHI NAGASE, KARYA UCHIDA, 113 MN.

ries avec amour, transmettre à Sentarô tout son savoir-faire transportent Tokue qui peut enfin tisser un lien, appartenir à la collectivité et rompre la solitude où l'enferme son exclusion. Car nous découvrirons le terrible secret de Tokue, qui l'a rongée sa vie durant : la lèpre. Et si la maladie ne progresse plus, si Tokue n'est plus contagieuse, la propriétaire du lieu exige qu'elle soit chassée.

Quittant les grands paysages et le monde rural de ses premiers films, Naomi Kawase est venue tourner à Tokyo pour y filmer le sanatorium des lépreux et trouver un quartier populaire pour faire vivre la petite échoppe de Sentarô. Tokue est incarnée par Kirin Kiki, une actrice très populaire au Japon et le cuisinier Sentarô par l'acteur Masatoshi Nagase. Kyara Uchida incarne le troisième personnage du film, Wakana, la jeune fille qui fuit ses parents et trouve en Sentarô et Tokue une nouvelle famille. Les trois acteurs créent, sous la direction de la cinéaste, des personnages émouvants et le très beau travail du directeur de photographie (Shigeki Akiyama) illumine les visages et l'éphémère floraison des cerisiers.

La première partie du film nous initie aux rituels de la pâtisserie par une superbe précision dans la mise en scène des objets et des gestes. Cette précision accompagne tout le mouvement du film qui, dans une belle fluidité, nous fait progressivement découvrir ce lieu à l'écart, non loin de Tokyo, ce sanatorium dédié à la lèpre où vivent les exclus.

Le visible et l'invisible, le tout lié et inséparable, forment ici la même ville, Tokyo, et au-delà, notre monde. A travers le destin de ses personnages, la cinéaste nous parle avec douceur de la violence de l'exclusion, du temps qui s'écoule, du sens de la vie et de la mort. *Les délices de Tokyo* conte une histoire très simple, où les gestes quotidiens et infimes se chargent de grâce et d'amour. Naomi Kawase donne aux choses et aux êtres une âme lumineuse et crée une poésie qui célèbre un lien sacré entre l'humain et l'univers. ■

* Durian Sukegawa, *An* (Les délices de Tokyo), Éd. Albin Michel, 2016, 240 p., 17,50€ – Sortie du film de Naomi Kawase le 27 janvier.

La cinéaste Naomi Kawase* adapte au cinéma le roman *An* de Durian Sukegawa*, diplômé de philosophie et de l'École de pâtisserie du Japon. *Les délices de Tokyo* met en scène un récit urbain : Tokue, une vieille dame aux mains très déformées, dont on ignore d'où elle vient et où elle vit, apparaît un jour dans la petite échoppe de restauration où Sentarô, chargé de dettes, confectionne des *dorayakis*. Le *dorayaki* est une sorte de petit blini composé de deux parties superposées qui sont fourrées de haricots rouges confits. Tokue convainc Sentarô de l'aider à réaliser le rêve de sa vie : confectionner les *dorayakis* tout en travaillant avec elle dans sa petite échoppe où les jeunes filles viennent se restaurer après leurs cours. Les *dorayakis* de Tokue sont délicieux et bientôt la clientèle afflue. Parler aux cerisiers en fleurs, vibrer au rythme des saisons, écouter ce que les haricots rouges lui disent et leur répondre : tels sont les secrets de la vieille dame. Préparer la pâte *an* et le confit de haricots rouges, confectionner ces petites pâtis-

À PROPOS DU FILM DE JERRY LEWIS LE JOUR OÙ LE CLOWN PLEURA

En janvier 2016, la Cinémathèque française invitait la documentariste danoise Annett Wolf pour une rétrospective qui permit de voir (entre autres) sa série « *Le monde de ...* », tournée entre 1972 et 1975, et dédiée au portrait d'artistes tels que Marcel Marceau, Barbara, Jacques Brel, Woody Allen... Série inaugurée par « *Le monde de Jerry Lewis* ».



En 1972, elle rencontre Lewis qui tourne en Suède *Le jour où le clown pleura* et filme quelques jours du tournage et un long entretien. Lewis s'y montre émouvant, vulnérable par les questions qu'il se pose sur la forme de son film et très conscient de la responsabilité morale et historique que le sujet impose : l'histoire d'un clown, arrêté par la Gestapo pour s'être moqué d'Hitler, envoyé dans un camp de concentration pour prisonniers politiques, puis à Auschwitz où il doit distraire les enfants bientôt tués dans les chambres à gaz. Il y sera lui-même assassiné.

Les rares privilégiés qui ont vu un montage de ce film inachevé, dont Jean-Michel Frodon (alors au journal *Le Monde* et auteur de *La Shoah au cinéma*), témoignent* d'une forme dramatique très stylisée et radicale qui évoque le *Dictateur* de Chaplin.

Sollicité par le producteur pour adapter le roman qui inspire le film, Lewis hésita beaucoup à s'engager dans une telle réalisation, mais une fois la commande acceptée, Lewis, né Joseph Levitch, de Daniel Levitch et Rachel Brodsky, s'est beaucoup impliqué et documenté (lectures, voyages à Auschwitz). Son producteur, qui espérait une farce, arrêta le financement pour divergence de vues, entraînant d'innombrables complications juridiques et financières, quand Lewis refusa d'abandonner le tournage. Ce dernier dut avancer les frais pour finir le film et payer l'équipe et le producteur l'attaqua pour rupture de contrat. C'est alors que Lewis, qui fit une chute en exécutant un numéro de clown, se fractura plusieurs vertèbres, resta un temps paralysé et vécut sous morphine et cortisone pendant plus d'une dizaine d'années. Il put revenir à la vie publique, moyennant l'installation d'électrodes dans la colonne vertébrale et d'un dispositif type *pacemaker* dans l'abdomen.

Ces circonstances ont aussi joué contre le destin du film. Le producteur qui possède la totalité du négatif a menacé de distribuer le film dans un montage autre que celui du cinéaste. Lewis s'est alors opposé à toute sortie en salle. Pour parer à l'éventuelle perte du film, il avait emporté une copie du film monté brut qu'il a déposée dans le domaine public. Mais sauf dénouement positif improbable, celle-ci ne pourra être vue avant 2025 ! ■

* cf. sur Internet, de J.-M. Frodon, *The Day the Clown Cried : le film invisible et magnifique de Jerry Lewis sur la Shoah*

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

CANDIDE, SI C'EST ÇA LE MEILLEUR DES MONDES...

Maëlle Poesy, metteur en scène et adaptatrice, et son collaborateur le dramaturge et écrivain Kevin Keiss ont confirmé leur talent avec *L'Ours* et *Le Chant du cygne* de Tchékhov à la Comédie Française.



Candide, d'après Voltaire, sur une écriture de Kevin Keiss nous entraîne dans une folle, joyeuse, déroutante pérégrination, à la recherche du meilleur des mondes. Dans ce voyage initiatique autour de la Terre, depuis sa Westphalie natale, Candide affronte le monde réel, les religions, Dieu et le Diable, l'Inquisition, le monde ancien et nouveau, l'Eldorado, l'esclavage, la prostitution, l'armée, et se trouve même confronté à sa propre violence pour défendre son amour.

La pièce est à la fois d'un temps ancien, intemporelle, et très moderne, « *un conte moderne plein de fantaisie et de fantastique* ». Du château du baron de Thunder-ten-tronckh où le naïf Candide vit une enfance heureuse au côté de son précepteur Pangloss jusqu'au jour de son expulsion, en passant par la Bulgarie, l'Amérique latine, le Portugal, l'Amérique, l'Espagne, l'Italie, Paris, ce ne sont que massacres, injustices, inégalités, fanatismes religieux, égoïsme, intérêts privés, arbitraire. Parti à la recherche de Cumégonde, c'est aussi de quête amoureuse et d'identité qu'il s'agit.

Nous avons des dialogues, des réflexions philosophiques succulentes, comme percées échappatoires : au « *La justice est toujours celle des puissants, l'homme est un loup* » répond « *Plus le malheur particulier est grand, plus le bonheur général est grand* », ou encore : « *Il est où le meilleur des mondes ? Je ne bouge pas, je le veux tout de suite* ». L'Europe elle-même est « *monde d'illusions et de calamités* ». Mais tout n'est pas perdu pour autant. Vous connaissez la conclusion de Voltaire par la voix de

Candide... Et puis la pièce ouvre sur le dialogue philosophique, ouvre notre regard sur le monde pour mieux nous en prémunir.

C'est du pur théâtre où la musique a une fonction scénographique. Une cadence joyeuse et endiablée. Avec trois fois rien, les comédiens mettent en scène une multitude d'ambiances, de pays, de personnages. Maëlle Poesy et ses cinq comédiens qui endossent tous les rôles et réinventent le plaisir du jeu scénique à l'état pur. La direction d'acteur est très percutante. *Candide* est la pièce à ne surtout pas manquer. C'est un bonheur et drôle. Les ados, eux, se régaleront en ouvrant un œil sur le monde. Sûr, ils auront envie de dialoguer avec Pangloss, de dévorer la pensée de Voltaire et Rousseau.

Quant à *L'Ours* et *Le chant du cygne*, deux pièces en un acte de Tchékhov que Maëlle Poesy et Kevin Keiss ont rapprochées, les situant dans une cuisine tout à fait ordinaire et neutre d'un appartement bourgeois dans l'une, d'un théâtre dans l'autre, on y retrouve une direction d'acteur et une lecture très fine, très maîtrisée de ces comédies légères et graves à la fois. Les acteurs sont tous excellents avec une palme pour Gilles David. ■

* *Candide* vu au Théâtre de la Cité Internationale

** *L'Ours* et *Le Chant du cygne*, rés. 01 44 58 15 15 jusqu'au 28/02

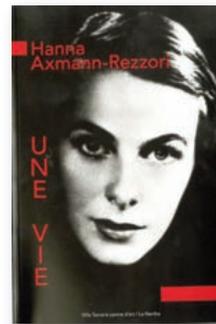
*** Création *Ceux qui errent ne se trompent pas*, 10 au 12 mai, Espace des Arts, Scène Nationale de Châlons-en-Champagne puis 21 au 23 mai Théâtre Dijon-Bourgogne-CDN (Festival théâtre en mai)



CULTURE

PORTRAIT D'UNE BEAUTÉ INCONNUE : HANNA AXMANN-REZZORI*

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE



La passionnante exposition qui vient de s'achever à la Villa Tamaris, à La Seyne-sur-Mer, s'accompagnait d'un catalogue richement documenté qui nous permet de faire la connaissance d'une femme hors du commun restée jusqu'à présent inconnue en France. L'excellente biographie est due à Robert Bonaccorsi.

Hanna Axmann a vu le jour le 14 juillet 1921 à Bachun, en Rhénanie du Nord. Sa mère est une juive convertie au catholicisme et son père un industriel allemand qui a les moyens de l'envoyer suivre des études très soignées en Suisse. Elle connaît une enfance plutôt heureuse. L'arrivée d'Hitler au pouvoir et les lois raciales de 1935 vont rendre la vie de cette famille aisée de plus en plus compliquée et bientôt de plus en plus dangereuse. Oscar Axmann ne veut pas se séparer de son épouse, et celle-ci est résolue à ne pas accepter les conditions imposées par le pouvoir nazi.

Elle opte pour la clandestinité. La famille va donc vivre cachée dans un discret pavillon de chasse en Bavière. Les enfants restent à la maison et n'ont pas de problèmes jusqu'en 1944 où ils vont aller vivre dans les montagnes en attendant l'effondrement du régime. Si Hanna sort indemne, comme tous ses proches, de ces années effroyables, elle désire ne plus vivre en Allemagne. Le hasard veut qu'elle embarque à Brême, en 1946, sur un navire qui transporte d'anciens déportés aux États-Unis.

La jeune femme arrive à New York le 24 juin 1946. Elle se fait vite des relations, rencontre un jeune poète viennois, Arthur Gregor, qui devient son *cicero*, puis des écrivains en vue comme James Agee. Mais ce qui l'attire, ce n'est pas la littérature, c'est l'exercice

de la peinture. Elle présente ses travaux à des amis, les Coleman, qui ont une galerie et lui organisent une exposition en 1947. Par ailleurs, rêvant de faire du cinéma, elle prend un agent, tourne un bout d'essai pour jouer dans un film inspiré du *Joueur* de Dostoïevski, *The Great Sinner*, et obtient un premier rôle dans *The Red Menace* (1949). La voici donc propulsée à Hollywood. Mais ce film est l'un des premiers qui ont été tournés dans l'optique maccarthyste : c'est l'histoire d'un G.I. qui tombe amoureux de son instructrice communiste. Le film suivant, *Underground Spy*, est de la même eau et échoue comme le précédent. Productions de propagande, ces films hypothèquent sa carrière de vedette. Elle se console en se liant à des personnages notoires d'Hollywood, comme Charlie Chaplin ou Roland Petit. En 1952, elle épouse un acteur, Ed Tierney. Mais elle n'obtient plus que des seconds rôles. Son mariage périclité rapidement ; elle divorce en 1953 et ne tourne presque plus.

Elle revient alors à New York et expose à nouveau chez les Coleman. Après quoi, elle souhaite rentrer en Allemagne. À peine arrivée, elle se lance dans une activité frénétique, tentant de se frayer un chemin dans le monde des coproductions germano-américaines. Cela ne l'empêche pas de reprendre des études à l'Académie des Beaux-arts de Munich et de se passionner pour la nouvelle pensée philosophique allemande. Elle entretient une correspondance nourrie avec Adorno. Puis elle rencontre l'écrivain autrichien Gregor von Rezzori (1914-1998) qu'elle épouse en 1959. Celui-ci avait commencé à se faire connaître au début des années cinquante, en particulier avec *Cedipe* à

Stalingrad et *Männefibel*. Cet aristocrate originaire de Bucovine est aussi peintre et collectionneur. Le mariage dure relativement peu puisque le couple se sépare en 1963. Dans son livre de mémoires, *Sur mes traces* (1997), Rezzori écrit à propos d'Hanna : « *Ce n'était pas une femme-enfant avec d'innombrables possibilités, mais une femme résolument développée et pleine de vie. Elle promenait avec elle un halo de sensualité comme un essaim d'abeilles dorées.* »

Pendant cette période elle tient salon dans le quartier de Schwabing où elle reçoit la fine fleur de l'*intelligentsia* allemande, continue à peindre, dessine même des vitraux, illustre des livres pour enfants et tourne dans *Les Désarrois de l'élève Törless*, de Volker Schlöndorff, puis dans *Baal* de Fassbinder. Elle collabore beaucoup avec ce dernier, non seulement comme actrice, mais aussi comme décoratrice. Elle est alors animée du désir de voir renaître le grand cinéma allemand d'avant le III^e Reich. Plus tard, elle quitte son pays natal et s'installe en 1972 à Saint-Firmin dans les Alpes françaises. Et c'est la peinture qui prend le dessus après ses dernières expériences au cinéma.

THÉÂTRE - À NE PAS MANQUER !

Les derniers jours de l'humanité

Création de **Karl Krauss**, conception et mise en scène de notre ami **David Lescot** qui considère cette œuvre comme « *le plus grand texte né de la Première Guerre mondiale* ». Entre café-concert et théâtre documentaire. ■

Comédie Française-Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier Paris 6^e, du 27 janvier au 28 février, rés. 01 44 39 87 00

Ses tableaux relatent ses voyages dans un curieux mélange d'expressionnisme et de collages proches du Nouveau Réalisme. En 1997, la grande galerie Springer de Berlin lui organise une importante rétrospective. Fait curieux, elle n'a jamais écrit qu'un seul livre, un roman, en 1982, *Kleine Zeit für Engel*, qui reçoit un prix.

Douée en de nombreux domaines, elle ne s'est imposée en aucun. Ni l'art, ni le cinéma, ni la littérature, n'ont fait d'elle une des grandes figures de la culture du XX^e siècle. Et pourtant sa personnalité s'impose au cours de ce siècle tourmenté, avec un rien de mystère que sa beauté étonnante n'a pu qu'exaspérer. Quoi qu'il en soit, elle a joué un rôle à son époque, surtout à son retour en RFA, car elle fait partie de ceux qui ont permis à la culture allemande de retrouver sa véritable dimension après guerre. C'est là que se trouve sa plus grande création, plus que dans ses films et ses tableaux, même si ces derniers sont loin d'être dépourvus d'intérêt. ■

* **Robert Bonaccorsi** (dir.), *Une vie, Hanna Axmann-Rezzori*, Villa Tamaris / La Nerthe, 216 p., 35 €. De **Gregor von Rezzori**, on lira avec intérêt *Mémoires d'un antisémite* traduit de l'allemand par Jean Dusay, Éd. Points, 2011.

Scènes de la vie conjugale

Pour les grands amateurs de théâtre, cette pièce d'Ingmar Bergman, mise en scène par Nicolas Liautard. Une performance d'acteurs, une mise en scène et en espace très pointue et recherchée. Du théâtre top niveau. ■

Théâtre national de la Colline, jusqu'au 14 février, rés. 01 44 62 52 52

Talila Tendresse par BÉATRICE COURRAUD

Dès qu'elle monte sur scène la magie opère. C'est Talila *Liebkeit* (Tendresse en yiddish) avec un côté chic et saltimbanque à la fois.

De ses origines populaires juives polonaises elle a la gouaille, le franc parler, l'humour décalé. Elle évoque son père qui était fourreur, des réunions, en famille, entre amis dans l'appartement de la rue Truffaut où l'on parlait très fort avec un accent très yiddish, accent dont elle avait un peu honte, elle l'avoue, où l'on écoutait des disques 78 tours qui lui semblait rescapés d'un naufrage ; elle raconte d'une voix claire et chaude comme l'est la couleur de ses yeux, et dit et chante merveilleusement le monde d'hier, celui des immigrants juifs ashkénazes qui ont dû fuir les pogroms et ont choisi et adopté la France, devenue leur terre d'élection. Elle entend, enfant, l'histoire de l'anéan-

tissement des juifs d'Europe, des persécutions, des massacres, de la révolte du ghetto de Varsovie, de la rafle du Vel' d'Hiv, de Drancy, d'Auschwitz. Elle écoute épouvantée. Elle retient. Elle se souvient.

Elle ne partage pas nécessairement les chansons les plus tristes avec son public, car Talila a l'âme joyeuse et vagabonde et son « spectacle » est une invitation au voyage à travers le temps et les continents. C'est pourquoi les sons et les couleurs se mélangent, les cultures s'entrecroisent dans ce « show » musical soutenu par d'excellents musiciens*, le jazz, le swing, le blues, la musique juive et tzigane, des intonations, un climat, une humeur, un zeste de mélancolie, rage et tendresse que les ashkénazes ont transportées de leur pays natal et qu'ils recréent, réinventent dans leur exil, tant à Paris qu'à New York.

C'est la célèbre chanson *A Yiddische Mame*, immense succès de la grande interprète de Broadway, Sophie Tucker, dans les années 1930, chanson qui fit pleurer le public à travers des générations jusqu'à aujourd'hui. La romance *Boulevard Fun Broken Dreams* est un pur joyau tiré de l'album « *Mon yiddish blues* », une mélodie qui reste en tête et nous entête.

Talila a l'art de nous émouvoir, d'exalter la joie de vivre, le bonheur d'aimer comme dans *Mazl*. C'est « *Le temps des bonheurs* ». *Abi Gezunt* fait partie des chansons populaires cultes. Écrite par Molly Picon, composée par Abraham Ellstein, elle fut interprétée, entre autres, par les Barry Sisters dans les années 50, Talila s'en empare magistralement.

Pour le final de ce tour de chant, l'artiste offre une plongée dans l'émotion avec *Le Temps des Cerises* dans sa version yiddish devant un public conquis. ■

***Talila** était en concert le mardi 19 janvier à 20h30, au Centre d'art et de culture - Espace Rachi,

avec : Teddy Lasry au piano et à la clarinette, Marc Pujol aux percussions, Pierre Mortarelli à la contrebasse.

Talila, née Éliane Guteville, francisation de Gutwillig, est une chanteuse yiddish doublée d'une actrice française. Lauréate du prix de l'Académie Charles Cros, elle se produit en France et sur toutes les scènes du monde. Sortie en 2010 de son douzième disque sous la forme d'un livre-disque « *Mon yiddish blues* » (Naïve). Édition en 2011 chez Naïve, dans la collection *Livre d'heures*, d'un recueil de textes *Notre langue d'intérieur*. Parution en 2012 de son treizième disque *Le temps des bonheurs* mêlant des standards yiddish, de l'anglais ainsi que deux chansons en français composées pour elle par Teddy Lasry sur des paroles de l'écrivain Jean Rouaud. Pour en savoir plus : www.talila.net

